

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 55

Artikel: Poignée de recettes
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248702>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

qu'ils auraient une goutte de sang dans les veines. »

Cependant Morat était dans une situation désespérée. Ses murs tombaient en ruines, la tour la plus forte avait été démolie, d'autres tours et d'autres murs étaient gravement endommagés ; un secours était urgent. Berne pressait ses Confédérés de mobiliser leurs forces, mais ceux-ci ne voyaient pas la nécessité de se battre sous les murs de Morat. Ce qui finit par leur faire sentir le danger qui les menaçait, c'est une reconnaissance que le duc Charles fit faire le 11 ou le 12 juin dans la direction de Lauzen et de Gümmenen. Informés de ce fait par Berne, le 13 juin, les cantons commencèrent à se mettre sur pied de guerre.

Le lieu de ralliement fixé fut Gümmenen. Les Bernois s'y trouvèrent le 12 juin, les Unterwaldnois arrivèrent le 17 et les autres les jours suivants : les derniers furent les Zurichois qui n'entrerent à Berne que le 21 juin, à 4 heures de l'après-midi. De Berne, Waldmann leur chef écrivit aux Confédérés qu'ils pouvaient engager la lutte et que ses hommes étaient prêts à entrer en ligne. Après 5 heures de repos, les Zurichois se remettaient en route le même jour, à 9 heures du soir, par une nuit sombre et une pluie battante, puis après une courte halte à Gümmenen, ils allèrent prendre position à Ulmiz.

(A suivre)

J. JECKER
curé de Moutier.

David et Goliath

*Infirma mundi elegit Deus ! ut fortia confundat
Dieu a choisi les petits de ce monde pour confondre les superbes.*

(I Cor. 1. X. 27)

C'était au temps de Saül, premier roi du peuple hébreu. Deux armées étaient rangées en bataille dans la vallée du Térétinthe, mais aucun ne réussit à arriver à une mêlée générale qui eut décidé de son sort. Celle d'Israël avait à faire à forte partie, et nonobstant leurs succès antérieurs, les Philistins, ces éternels et irréconciliables ennemis du peuple de Dieu, ne se tenaient pas assurés de la victoire qui plus d'une fois, en effet, avait déserté leurs drapeaux. De part et d'autre on s'observait et l'on faisait le dénombrement des forces à opposer à la partie adverse. Dans les deux camps, elles s'équilibraient à peu près. Aussi engager une action décisive était pour les belligérants en présence gros et grave de conséquences, aucune des armées tour à tour vaincues ou victorieuses n'estimant sa fortune assez bien assise pour oser la risquer et peut-être la compromettre irrémédiablement.

Les choses en étaient là, quand un homme d'obscur et méprisable origine et breveté de profession, sortit du camp des Philistins. Il s'appelait Goliath et avait six coudées et une palme de haut, environ dix pieds et demi. La tête protégée par un casque d'airain, il était vêtu d'une cuirasse à écailles, dont le poids était de cinq mille sicles d'airain, environ cent-cinquante livres. Et il avait des cuissards d'airain et un bouclier d'airain pour arme défensive. La hampe de sa lance était comme un des rouleaux dont se servent les tisserands, et elle portait à son extrémité un fer pesant six cents sicles, près de 18 livres.

Confiant dans sa force et fatigué sans doute de laisser son glaive se rouiller dans le fourreau, cet homme, autorisé par ses chefs hiérarchiques, vint un jour se présenter devant le front de bandière de l'armée d'Israël et crier aux Hébreux : « Pourquoi livrer bataille et multiplier les victimes ? Épargnons le sang de vos troupes et des nôtres et tranchons par un duel la question de savoir lequel des deux peuples sera l'esclave de l'autre. Choisissez un homme parmi vous et qu'il vienne se mesurer avec moi ! »

S'il peut se battre avec moi, nous serons vos esclaves ; mais si j'ai l'avantage sur lui et que je le tue, vous serez nos esclaves et vous nous resterez assujettis.

Et Goliath ajouta : « Je défie aujourd'hui toute l'armée d'Israël, et j'attends celui d'entre ses soldats qu'il voudra engager un combat singulier.

Mais Saül et tous les Israélites, en entendant ce Philistine s'exprimer de la sorte, étaient frappés de stupeur et tremblaient d'épouvante.

Pendant quarante jours, Goliath venait régulièrement soir et matin provoquer au combat les plus vaillants d'Israël et nul d'entre eux n'osa relever le gant et répondre à ses insolents défis. Seul son aspect arrêtait les plus intrépides et glacait le sang dans leurs veines. Tous sentaient ce qu'il y avait d'amèrement dérisoire et de profondément blessant dans les paroles de Goliath et dans son attitude grossière et fanfarone. Blémissant sous l'injurie, ils la subissaient quand même. Les superbes élans d'indignation de plusieurs étaient bien vite réprimés quand il s'agissait de quitter le camp et de marcher à la rencontre du géant. La terreur qu'il inspirait Goliath rendait toutes les bouches muettes, les bras inactifs, et les jambes paralyssées.

Mais voilà venir aux arrières-postes de l'armée d'Israël un tout jeune homme étranger à la guerre et au maniement des armes. Occupé à faire paître aux environs de Bethléem les brebis de son père, il avait été envoyé par celui-ci porter des vivres à ses trois frères ainés embrigadés sous les étendards du roi Saül. Ce jeune homme, cet enfant pour ainsi dire, s'appelait David. Il était le dernier né d'une nombreuse famille. A son arrivée au camp, il apprend que les Hébreux fatigués d'écouter plus longtemps les persiflages et les moqueries de Goliath s'étaient enfin décidé à livrer bataille aux Philistins, mais bien à contre cœur, car tout en informant David de ce qui s'était passé, plusieurs disaient encore : Qui donc nous suscitera un homme capable de réduire Goliath au silence et de lui faire mordre la poussière ? ! Il

serait temps, plus que temps que ce misérable reçoive le châtiment dû aux invectives qu'il ne cesse, depuis quarante jours de proférer contre nous.

Et tandis qu'ils parlaient à David, Goliath, le terrible Goliath, bardé de fer et armé de pied en cap vint pour la quatre-vingtième fois jeter à Saül et à ses troupes son orgueil et insolant défi « Pleutres et lâches que vous êtes tous, il y a belle heure que je vous attends. Me laisseriez-vous toujours arpenter inutilement la ligne de démarcation qui nous sépare et ne trouverez-vous pas enfin dans vos rangs un homme, un guerrier en état de se mesurer avec moi ? ! »

A ce propos, David de s'exclamer : Ah ! il lui faut un homme à ce mécréant ! Cet homme que vous cherchez en vain, je le serai. J'irai, et je combattrai ce Philistine incircconcis et j'en aurai raison, car quel est-il ce misérable pour insulter comme il le fait à l'armée du Dieu vivant ? !

« Or ces paroles de David furent rapportées à Saül et Saül l'ayant fait venir devant lui, David lui parla ainsi :

Que personne ne s'épouante de ce Philistine ; votre serviteur est prêt à l'aller combattre.

Mais Saül lui dit : Vous ne sauriez vous défendre de ce Philistine, ni combattre contre lui, car vous êtes encore tout jeune, et lui est un homme solidement bâti et rompu dès sa jeunesse au rude métier des armes.

David de répondre à Saül : « Lorsque votre serviteur conduisait le troupeau de son père il venait quelquefois un lion ou un ours, qui emportait un bœuf du milieu du troupeau. Et alors je courais après eux, je les attaquais et je leur arrachais la proie qu'il tenaient entre leurs dents ; et lorsqu'il se jetaient sur moi, je les prenais à la gorge, je les étranglais et je les étouffais. C'est ainsi que votre serviteur a tué un lion et un ours, et ce Philistine incircconcis sera comme l'un deux. J'irai de ce pas contre lui et je ferai cesser l'opprobre du peuple, car quel est-il ce Philistine incircconcis qui ose maudire l'armée du Dieu vivant ? !

Et David d'ajouter : Le Seigneur qui m'a délivré des griffes du lion et de la gueule de l'ours, me délivrera encore de la main de ce Philistine.

Saül dit alors à David : Allez et que le Seigneur soit avec vous !

Il le revêtit ensuite de ses armes, lui mit sur la tête un casque d'airain et l'arma d'une cuirasse.

Et David s'était mis une épée au côté essaya s'il pourrait marcher avec tout cet attirail. Ce fut en vain. Aussi dit-il à Saül : Je ne saurais faire un pas avec un pareil harnachement, je suis par trop gêné dans mes mouvements. Qu'on m'enlève tout cela.

Ayant donc déposé ces armes, il prit son bâton qu'il tenait toujours à la main, et choisissant dans le torrent cinq pierres très polies, il les mit dans sa panoplie, puis sa fronde à la main il marcha à la rencontre du Philistine.

De son côté le Philistine, précédé d'un écuyer, s'avança aussi et vint au devant de David.

(A suivre)

T. V.

Poignée de recettes

Gare aux rhumatismes ! C'est le conseil à donner pour cette saison pluvieuse, boueuse, pernicieuse. Rien de fatal pour les personnes affligées de rhumatismes comme cette atroce humidité. On nous assure qu'elles paient rudement leur tribut à cet hiver pourri.

Comment se débarrasser du rhumatisme, ou du moins le soulager ! On nous donne cette indication qui est facile à expérimenter et qu'on dit aussi efficace contre la goutte :

Prendre chaque jour, et cela pendant un

L'amour de la gloire... et peut-être un autre aussi. Il ne m'a rien avoué... mais je lui soupçonne une secrète ambition dans le cœur.

Emiliane n'eût su dire pourquoi mais, elle avait rougi.

Claude baissait les yeux. En dépit de sa transformation, c'était encore, ce serait toujours le même ami modeste, discret et doux. Emiliane était toujours pour lui la demoiselle.

Au sortir de l'église, comme elle se trouvait d'avoir pour cavalier :

— Vous souvenez-vous, lui dit-elle, de notre premier voyage ? Je m'appuyais ainsi sur vous, déjà confiante alors... Aujourd'hui gloireuse.

— Vous ! mademoiselle.

— Il n'y a plus de demoiselle... Je ne suis guère qu'une paysanne, recueillie, adoptée par vos parents, que leur bon cœur a fait mes égaux. Je suis descendue, tandis que vous montiez, Claude...

— Jusqu'à vous ! s'écria-t-il involontairement. Oh ! non, pas encore.

Elle s'arrêta, se tourna vers lui sans quitter son bras, et les yeux dans ses yeux, lui tendant la main :

— J'attendrai, fit-elle.

Et ce fut tout. Mais comme ils s'étaient compris !

(La suite prochainement).

mois, un litre de tisane de celi'ri savoir : un verre à jeun, le reste aux repas ; recommencer le traitement chaque année.

Ajoutons qu'un de nos vieux praticiens suisses, M. le docteur Zimmer, de Lausanne, qui n'a pas fait faire fortune aux apothicaires, donne la recette suivante :

Un homme ou une femme, dans la force de l'âge, peut se débarrasser en peu de temps des rhumatismes les plus rebelles, en buvant trois fois par jour vingt gouttes d'essence de térbenthine clarifiée ; on diminue la dose pour une personne âgée ou de complexion délicate.

On préconise aussi le remède suivant : ayez la constance de prendre tous les matins, à jeun, un bol d'une infusion faite avec six feuilles de cassis fraîches, c'est-à-dire de l'année. On les ait infuser pendant cinq minutes dans l'eau bouillante, on sucre à son goût.

* * *

Contre les névralgies. Puisque nous en sommes aux maladies, encore un mot sur une autre aussi douloureuse. Pour combattre les névralgies on peut essayer de faire deux ou trois fois par jour des applications du mélange suivant sur le trajet du nerf douloureux : Menthol et gujacol un gramme de chaque : alcool 48 gr. Ces applications se font au moyen de tampons d'ouate imbibés du liquide.

* * *

Nettoyage des carafes. — On a déjà indiqué plusieurs moyens. En voici un que nous avons mis en pratique toujours avec succès.

Les carafes dans lesquelles séjourne habituellement de l'eau sont marquées intérieurement au bout d'un certain temps, de cercles blanchâtres dus à des dépôts calcaires. Un simple rinçage, si énergiquement qu'il soit, ne parvient pas à les faire partir. Quelques gouttes d'esprit de sel ajoutées à l'eau de lavage, plus ou moins suivant l'épaisseur des incrustations, suffisent pour rendre au cristal toute sa pureté. L'esprit de sel est un produit bon marché qu'on trouve dans toutes les drogueries.

* * *

Contre les verrues. — Nous avons déjà parlé dans le temps de l'emploi du bichromate, la *Nature* d'aujourd'hui indique une formule un peu modifiée avec solution plus concentrée. Voici :

Badigeonner légèrement, une fois par jour, les verrues avec une solution saturée de bichromate de potasse. On jette dans un verre d'eau bouillante des cristaux de bichromate jusqu'à refus de dissolution. Par refroidissement une partie du sel précipite, c'est-à-dire redévie solide ; la solution décantée est alors à saturation. On emploie à froid et en quelques jours, on voit la verrue se flétrir, sécher et tomber.

* * *

Comment savoir si une étoffe est de pure laine, ou mélangée de coton. — Nous voilà en route pour le printemps ; c'est l'une des principales époques où les ménagères — et aussi un peu chacun de nous — se préoccupent du renouvellement du vestiaire, des ameublements, etc.

Grande est la consommation des tissus de laine. — Veut-on pourvoir les apprécier, au point de vue de leur qualité réelle ?

Il n'y a que ceci à faire : — Effiler un morceau carré d'étoffe de 3 à 4 centimètres ; brûler chaque brin, isolément, à la flamme d'une bougie.

Les fils de laine produiront un charbon spongieux, boursouflé, rendant la combustion difficile et laissant une cendre relativement abondante, une odeur caractéristique de corne brûlée. — Le coton, au contraire, brûle avec une flamme vive, sans résidu appréciable après combustion complète.

* * *

Eau à détacher. — En a-t-on assez donné de ces recettes pour enlever les taches ! En voici une qu'on a dit excellente et le *Pays du Dimanche* la communique aux ménagères, ses aimables lectrices, car il est d'une sage prévoyance de pourvoir toujours disposer, au moment même où l'on en a besoin, de chaque eau détersive dont l'emploi soit efficace pour enlever immédiatement les taches de graisse ou d'huile auxquelles, quelques précautions qu'on y mette, il est difficile de se soustraire absolument.

Prenez :

Eau tiède.	800 grammes
Savon blanc.	25 —
Soude d'Alicante.	30 —
Fiel de bœuf.	30 —

Essence de lavande, quelques gouttes.

Faites fondre dans l'eau le savon et la soude ; ajoutez-y le fiel de bœuf et l'huile essentielle de lavande. Passez le tout, par expression, au travers d'un lingot.

On met quelques gouttes de cette eau sur les taches, on frotte celles-ci avec une brosse ou un tampon ; puis on lave à l'eau chaude. Les taches ont disparu.

LETTRE PATOISE

En cés que tchran in hanne.

I étot tot d'pai moi, in djoé dlai semaine pessaie
A coinat di foinnat, d'avo enne boenne fülaie.
I m'aimusó tot seul, ai refiti des pommates
Ai musai en tote souetché, è chuto ès baichates.

I tchapié di touba, i emprenié mai pipe,
I boyé enne bouenne gotte d'avo d'lindoéye ès
Aipré, i m'étendé dechu mon canapé
En musaint en mai blonde ; i étot bin, non pé ?

« Queurdie ! qui m'dio bâlement, qu'ai dait faire
S'échadaie pré di füe, côté sai fanne bin sietai,
S'embraissie pai ptés cos, djötait c'ment des af-
Dain lai tchaimbre bin tchâde, bottai di bo à

En s'dévé lestement aichtot que vint lai sanne
En sioucie lai tchaindelle, et en s'coutche vé sai
En se botte ai proyie, en fait des signes de croux
Et peu tiaint qâ fini, en s'endouë tos les doux.

Lai fanne sâte di yé, tiaint l'pou s'botte ai railaie
Elle rite en lai tieugenne po faire le dédjun-
Ai peu tiaint tot à prâs, elle révoyie son hanne
Qu'aimence de se piaindre, d'avo fait fin pté

Tot à pras côté lu, posai chu enne selle,
Ses soulaias, sai tiulatte, ses tchâsses et ses bres-
Ai n'é qu'ai poire à bont, et ai nâ piepe con-

Po lu tot a preudju. ai tchië de totes les sans
Lai fanne ne dit ran, fait c'quelle pent poi.

Main d'avo ces malriës hannes, en n'en srait
En a tot de maime bin, aichtot qu'en à mairiai :
C a donnaidge que bintot ai fa oyiu railai.

Tiaint l'occasion sré li, oui, aichtot qu'i porai
I n'veup pe mainquai mon è : i m'en veu me
[mairiai]
Poéche qu'i ainme mes aiges, et qui sero cheut
[bin]
D'trovai mes doux soulais cirië tot les maitins. ▶

Voioli c'qui me pensò in de ces derriës sois,
Sietai les piés à tchâ, di temps qu'tchoyait lai noi
Da don, i rôle païtcho po trovai enne fanne,
Main aichtot qu'elles m'aint vu, elles ne voé-
[rint pu d'hanne.

S'ai y en ai que yégeant c'qui vint de racontai
Et que sairin d'acouë d'avo moi, dse mairiai,
Elles n'aint que de m'enviü youte photographie
Dains lai pté capitale di pays des malies.
In véye bouebe qu'à sole d'être tot de pè lu.

Cà et là

Statistique épistolaire.

Les facteurs sont sur les dents, et ce ne sont pas seulement les cartes, mais les lettres, qui se multiplient subitement à ce moment de l'année.

Il résulte, d'un essai sommaire de statistique, que le nombre des lettres qui s'échangent dans le monde s'élève à près d'un milliard par jour.

Beaucoup de gens n'écrivent pas ; mais beaucoup d'autres, surtout les gens d'affaires, écrivent chaque jour de nombreuses lettres.

Autre statistique, concernant les langues employées dans ces correspondances :

Sur cent lettres écrites dans une langue européenne, trente sont écrites en anglais, dix-huit en russe, quinze en allemand, onze en français, neuf en espagnol, sept en italien, trois en portugais. Les autres langues se partagent le reste.

Les Anglais sont les Européens qui écrivent le plus ; les Russes et les Espagnols, ceux qui écrivent le moins. Le Français se tient dans une bonne moyenne.

* * *

Assurance américaine. — Il vient de se créer une « Compagnie d'assurance sur les montres », qui fonctionne à New-York et y obtient un très grand succès.

Moyennant 2 dollars (10 francs) par année, la montre du souscripteur est assurée contre tout accident — sauf vol, bien entendu ! — jusqu'à concurrence de 10 dollars de frais de réparations.

En cas d'accident sur la voie publique (écrasement, congestion, rupture d'anévrisme), il suffit à l'agent qui relève la victime de téléphoner le numéro de la montre aux bureaux de la compagnie ; si ce numéro figure sur ces listes, elle envoie immédiatement une voiture d'ambulance qui transporte à domicile la montre... et l'assuré.

* * *

Pour la bouche. — Il n'est bruit à Londres que d'un extraordinaire souper qu'un clubman des plus connus vient d'offrir à une quarantaine de ses amis.

Montant de la note : 75,000 francs. Nous n'avons pas le menu ; mais on donne tout de même quelques détails.

Au milieu de la table était installée une fontaine d'où coulait de l'eau de Cologne.

L'entremets sucré consistait en une couronne de feuilles de roses confites. C'est même